

LA VIE DES ARTS



MAGUELONNE et ŒDIPE de Maurice CLAVEL d'André GIDE AU THEATRE MARIGNY

A PRES deux spectacles de théâtre (La Répétition et Malatesta) Barrault achève le programme de sa saison par une manière de récit : où « Maguelonne » ni cet « Œdipe »-ci ne sont de vraies pièces. (Cependant, Clavel et Barrault, dans le programme, parlent à propos de « Maguelonne » d'un essai de tragédie moderne. Nous sommes loin de compte. Le lieu pourtant bien choisi : Maguelonne, cathédrale romane intacte dans un jardin, au bord de la Méditerranée et parmi les lagunes et les déserts du bas Languedoc (le guide Michelin vous dira que c'est à 4 km. du chemin de côte en sortant de Palavas, la plage de Montpellier). L'époque implique la tragédie : c'est l'été 1940. De quels héros Clavel va-t-il peupler cet ardent désert, où la mer proche impose aussi bien ses menaces que ses promesses ? La cathédrale est à la cantonade, dans la coulisse de droite — tandis que dans la coulisse de gauche on entend le tac-tac des mitrailleuses, nous rappelant que cette grève est une frontière. De Maguelonne vient l'un des antagonistes, chef politique d'extrême-droite, retiré là par dégoût et par mépris. Du côté des mitrailleuses, arrive, leur ayant échappé, l'autre antagoniste, chef de gauche (vous l'auriez parié). Le « fasciste » est embarrassé, ne sais pourquoi, d'une jeune gitane qu'il tente d'apprivoiser pour son usage personnel depuis plusieurs années et qui semble sujette à des fugues ; mais c'est sa propre fille que le « rouge » traîne avec lui le long de ces grèves où les passeurs attendus ont manqué le rendez-vous. La gitane mime, la jeune fille parle : à l'une et l'autre se trouve confié, je pense, le soin de personifier la part instinctive, tendoyante, faible, contradictoire et tendrement nécessaire du genre humain, que les chefs ennemis tirent après eux. Suaves impedimenta.

par Dussane

Vous avez bien deviné ce qui doit se passer : les deux hommes se reconnaissent, s'injurient de toute leur vieille haine, et même se battent. Et puis, à cause de la cathédrale, des mitrailleuses policières, de la douceur des jardins français et du culte de la liberté, le fasciste ouvrira au rouge le chemin de l'évasion. Générosité superflue : les passeurs arrivent enfin, chantant à pleine voix (si fort que ça fait laire les mitrailleuses) et le rouge s'embarque, tandis que le fasciste demeure, illuminé par la certitude qu'il s'en ira bientôt le rejoindre.

Sur cela, qui arriva si souvent et fut si beau, mais dans l'ombre et en silence, et sans palabrer, Clavel a déversé une heure d'épuisante et cahotante rhétorique, aggravée d'alexandrins de fabrique qui, par moments, semblent procéder du « canular » d'École Normale. Impossible de rien suivre dans ce déferlement, ni de s'attacher à rien, d'autant que Barrault a cru devoir clamer tout son rôle à tue-tête, et que Servais l'a suivi, mais à la dérive, comme un youyou attaché à la poupe d'un torpilleur.

Rien de plus dangereux pour le théâtre que ces ambitieux débordements de l'éloquence ivre d'elle-même : on préfère alors n'importe quel divertissement exempt du moins de prétention. Ce sont les Maguelonnes qui nous renvoient aux Amélie et aux Dindons et un Clavel mal inspiré devient le meilleur pourvoyeur de Feydeau.

Musicalement, l'« Œdipe » de Gide nous a apporté de grandes consolations. Jamais la fluidité de son admirable prose ne nous a été plus délectable.

Prenez garde toutefois que le propos de Gide en écrivant

(laborieusement, de mai 27 à novembre 30) cette variation sur l'« Œdipe » de Sophocle, ne fut point de simplement nous enchanter aux grâces de son style, mais, par elles, de nous insinuer quelques-unes de ses pensées. Non point cueillies au hasard. Non : de celles, au contraire, qui lui tenaient le plus au cœur. Oh ! nous ne pouvons pas nous y tromper : le devin Tirésias, redessiné par lui, n'est plus qu'un curé tyrannique et cupide, un empêcheur de batifoler en rond qui fait des quêtes ; Œdipe se réjouit d'être sans père ni mère et de répondre, à toutes les énigmes posées par le Sphinx ou le destin, ce seul et même mot toujours : « L'homme » ; au demeurant il se moque éperdument, ainsi que sa femme et ses enfants, de la peste qui désole son peuple. S'il oppose un humanisme à la religion, cet humanisme n'a pas les entrailles assez chaudes pour aller jusqu'à la solidarité

Tout cela — fort bien joué, ou plutôt dit, sous l'orchestration intelligente de Jean Vilar — oscille du Meilhac à la Belle Hélène (un Meilhac sans gaieté). Aux divertissements mythologiques anticléricaux dont toutes les pseudo-hardiesses sont depuis longtemps des lieux communs. Au fait, en même temps qu'à celui de Sophocle, cet « Œdipe »-ci pourrait bien se référer à celui de Voltaire, qui proclamait : « Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, notre crédulité fait toute leur science... » C'était en 1718. Louis XV avait huit ans.

Avec quelques anachronismes 1930, un filet de mauvaises mœurs et un zeste de narcissisme, l'« Œdipe » de Gide n'en dit pas davantage. Et le tréteau scénique le gêne plus qu'il ne le sert. Le digne tombeau de Gide, ce n'est décidément pas dans un théâtre qu'il faut tenter de l'édifier, ni par des pèlerinages massifs qu'on réjouira son ombre.